

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,
Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

PARTIE OFFICIELLE

Journaux et Journalistes.

A c'te heure, z'enfants, n'y a que trois mequies que marchent chicardement : les bèches, les marchands de tisane et les marchands de papelards. Avé c'te chaleur que nous bouligue les boyes, nous grabotte le corgnolon, faudrait n'être toute la journée à faire la planche chez Marmet et à se repasser par le bec, le reste du temps, une tapée de saloperies pour se faire refroidir le feu que vous carcine l'estôme. Enfin faut avaler le gorgeon que ce M'sieu Phébus nous a manigancé, pace que c'te année on va s'arroser le bec avé de bon vin; Gnafron s'en relêche les babines d'avance, nom d'un rat! Porvu qu'y n'oye pas quéque choléra, quéque maladie que s'amène petafiner la recorte ou ablager les pauvres genses...

Mais je pense pas : jusqu'à present les truffes n'ont échappé à l'emboconnement, les artisans ont pas delavoré le blé, M'sieu Bisquemal n'a arquepincé la fièvre, ça ne va bien, mais comme y faut toujours que quéque sampillerie vienne nous emmieller et nous tarabuster, si c'est pas la guerre c'est la jaunisse, si c'est pas la peste c'est les inondations sans compter l'ovrage que chôme

pus souvent qu'à son tour; et ben, à present c'est z'une épirdémie de papelards machurés.

Ce n'esse portant vrai, y a pas moyen de se lantibardanner, de se bambanner dans les rues sans n'avoir les quinquets ébornicassés par une ribambelle de z'affiches de jorns, d'imprimaison de toute espèce. Les boutiques des marchands n'en sont ras pleines, et gn'aurait censément besoin de tous les pecuniaux des ministrateurs du Crédit morbilier pour se payer toutes les pattes de mûches que se lanticannent sous de couvertures rougeaudes, bleuses, vertes, jaunasses ou blanches. Qué foire, nom d'un chien! le marché de Villefranche et de Vaise n'est quasiment de la gnogete à l'à-côté.

Qui n'en veut de jorns à un sou, deux sous, trois sous, six sous, huit sous, et des journalistes à deux yards le pot! De journalistes! bon guieu, c'est-y de z'écrivasseurs tous ces gones que font jicler de l'encre de leur plume à tirelarigo, que bagassent de ci, de là, à tort et à travers, que s'imaginent que n'y a qu'à machurer de papelards, à pitroger des barres et à y ficher à z'un imprimeur, que monte leur mequier à bajasseries tout de guingoï avé de z'harnais tout uses achetés de rencontre, pour faire gober au monde leurs vartigoleries. De matrus pillereaux que nous prennent pour de goujons et vodraient nous faire bicher à l'hameçon. Et pis si leur machinante n'esse rouillée, si les bourrons passent pas au peigne, si leur longueur

n'esse rempli de z'impanissures, leur façure d'arbalètes, si les liseurs n'agraffent pas leurs blagues, leurs frimes, si gn'en a de pus malins qu'eusses qu'ont z'aeu l'aime d'arraper la traile et debobinent de vartigoleries que s'éboyent pas, ces fichus farceurs se donnent d'air de les petafiner et trafuser leurs sales machurages de z'histoires de canaileries pour les embobiner et embarlificoter les honnêtes genses.

— Ah! qu'y barbottent dans leur guerdine de penseuse, velà un cavet que n'a z'aeu l'aime de détrancanner de racontages chenus que le public a empoignés, et moi je peux pas s'lement rapondre les deux bouts de ma chaîne, ni rattraper mes façons? At'tends, va, je vas lâcher en imprimaison que c'esse un filou, un galavard, un mouchard, que la m'man Justice n'a dans les temps fiché sa poigne sus sa casaque, ça va le faire rire.

Et allez, ça z'y est.

Et les liseurs que sont un brin cancornes, et M'sieu Prud'homme, c'te vieille couenne, aboulent leurs yards pour lire ces sansouilleries et se maginent que tous les plumassiers c'est de la bande à Mandrin, de la canaillerie, des clients de M. Lançon. Mais à la fin des fins y se trouve que c'est l'autre qu'a marché sus ses abattis, cogné aux équevilles sa robe d'innocence, tarabusté la vartu et n'a piauté dans toutes les bassouilles du vice.

Y z'y ont tous passé à Paris, par les pattes d'une tripotée de pillandrins, de forçats délibérés, les

FEUILLETON de la MARIONNETTE

THÉÂTRE DE LA MARIONNETTE

Prologue

Messieurs

Avant de commencer mes représentations, je ne commentrai point la maladresse d'oublier la petite allocution que tout directeur de théâtre est dans l'usage d'adresser au public, afin de le bien disposer et de captiver ses bonnes grâces.

Mon programme est des plus simples, sur cette petite scène qui se compose de trois colonnes, au rez de chaussée d'un journal, je me propose de jouer tout le répertoire de nos théâtres, drames, comédies, vaudevilles, folies, proverbes, etc.

L'opéra seul présentera quelques difficultés à cause de la musique, cependant il n'est pas dit que je n'y arriverai point, un directeur intelligent ne devant pas connaître d'obstacles.

La troupe que j'ai engagée est sans contredit la plus complète qu'il soit possible de rencontrer, et si je ne donne pas à cette place le tableau de tous mes acteurs,

c'est que j'en remplirais en un clin d'œil les colonnes de ce journal.

J'ai des pères nobles, des grands rôles, des jeunes premières, des amoureux, des comiques, des duègnes, des coquettes à ne savoir où les loger; les gredins, les ambitieux, les hypocrites, les gèneres, les vaniteux, les avarés, les niais, sont chez moi en telle abondance, en telle profusion, que c'est à peine si mes coulisses peuvent les contenir.

Du reste aucun sacrifice ne m'a coûté, ni ne me coûtera pour m'attacher les plus illustres sujets de tous les royaumes, de toutes les capitales, de tous les pays du monde : on verra défilé sur mes planches des personnages que, jusqu'à présent, on avait cru incapables de se livrer à la carrière théâtrale, mais qui n'ont pu résister à des offres auprès desquelles celles d'Artaxercès à Hippocrate n'étaient que de mauvaises plaisanteries.

En un mot, je ne vous promets pas des étoiles, mais des soleils!

Reprenons haleine.

Il me serait désagréable, Messieurs, que vous pussiez croire qu'en ce moment je me fais de la réclame : — aussi n'est-ce qu'avec une certaine hésitation que je me laisserais aller à vous parler de mes décors : cependant au risque d'habiller la vérité à la belle Jardinière, il m'est impossible de ne pas dire que ces décors ne ressemblent en aucune façon à ceux que vous voyez d'ordinaire sur les autres scènes.

Grâce à Dieu, je peux me passer de magasin d'accessoires, je n'aurai pas besoin de recourir à ces mauvaises

imitations en carton ou en toile peinte qui rognent les ailes de l'illusion! Non; lorsque je dirai : la scène représente la mer, ou une forêt, ou un palais, — on verra la vraie mer, une vraie forêt, un vrai palais, j'ai pour cela un moyen bien simple, c'est de m'en rapporter à l'imagination de mes spectateurs.

Enfin, mon théâtre présentera encore les agréments suivants qu'il serait impossible de trouver ailleurs et que j'énumère en courant :

Les spectateurs pourront quitter leur paletot en été et se mettre au coin du feu en hiver.

Il ne sera interdit ni de boire ni de fumer.

On n'attendra jamais une seconde au contrôle.

On pourra regagner sa place sans écraser les pieds de ses voisins.

Il n'y aura jamais d'augmentation de prix pour les représentations extraordinaires.

Chaque représentation ne durera pas plus de six ou huit minutes, avantage inestimable pour les gens qui aiment à se coucher de bonne heure.

Et maintenant cherchez un impressario qui en donne autant pour deux sous que votre très humble et très obéissant serviteur

ROB-ROY.

P. S. — Je n'ai pas encore réglé l'ordre des représentations qui auront lieu tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, selon que le besoin s'en fera sentir; dans tous les cas, à samedi, les débuts de la troupe.

gones du *Figaro* de la *Petite Presse*, et m'sieu Wolff, et ce m'sieu Gill que vous attrape si chardement une frimousse, et m'sieu Roquefort, un mami que vous a un toupet, je ne vous dis que ça ! y n'économise pas l'huile dans son chelu, ce coigne ! mais sa lanterne pourrait ben n'en pèter finalement. Enfin ça les a émués, ces pauvres melachons, toutes ces saloperies de ce Marchal, de ce Stamir, y n'ont z'été voir la m'man Justice pour qu'elle leur z'y aide à se depatrouiller de ce gaillot de z'ordures et elle a afuté ses romaines, la gaillarde, pour leur z'y rendre leur panaire blanc comme de lait et lisse comme un satin.

Eh ! ben, a me n'avis, fallait laisser gueuler, quincer, baver ces serpentes, faut laisser ces cayons avé leurs crottes et leurs ordures, ces bêtes pharamineuses n'en serient crevées d'indigestion. Quand mon patron n'a z'eu de z'idées de fonder ce petit dans une boutique à blagues que s'appelait le *Journal de Guignol*, un rouet à bajasseries que n'a z'été arrêté par M'sieux les juges, ousque je m'étais embandé en magnière de redarcteur, y se sont mis dix-huit, nom de nom ! de z'espèces de jorials, comme y s'y appelaient, pour l'y faire faire la culbute, et le *Journal de Guignol* a tenu tati. Gn'a que les morveux que se mouchent, mais ceux que peuvent trimballer leurs fumérons de partout, s'escanner le cotivet droit et raide, qu'ont la conscience passée au polissoir, n'ont rien à craindre des incamos et des arias des polissons : quand on passe près d'une charogne, faut se boucher le nez et les chassiss.

Tout ça, z'enfants, c'est pas de gandoises à s'en faire crever la basanne à feurce de rire, à s'en declaveter la ganache, nous tâcherons moyen de nous rattraper la semaine que vint.

CH. GUSTAVE

GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

— Nos correspondants espagnols nous assurent que la reine n'ayant plus de généraux à faire déporter, demande des *serins* de bonne volonté désireux d'aller aux *Canaries*.

— Nous pouvons démentir le bruit qui a couru d'une décision du Conseil municipal tendant à envoyer la statue de feu M. Vaïsse à Rome pour représenter la France au Concile oecuménique, afin de se débarrasser de ce feu personnage très gênant.

— La reine Fatouma n'étant venue à Paris que pour voir l'empereur, on prête au roi de Tombouctou l'intention de faire à son tour un voyage en Europe afin de contempler M. Pinard.

— D'après les nouvelles que nous recevons des départements, un grand nombre de députés atteints par les derniers *orages* parlementaires, ont perdu beaucoup de terrain. Des statisticiens sont occupés à mesurer les dégâts.

Nous nous occupons de réunir des notes et des documents pour une série d'articles essentiellement locaux dont nous commencerons prochainement la publication.

LA MARIONNETTE est par excellence un *journal lyonnais* : c'est là une originalité qu'elle tient à honneur de conserver. On a pu remarquer, en effet, que nous

avons toujours résisté aux usurpations de la littérature parisienne qui tend à invahir toutes les colonnes des journaux de province.

Aussi est-il fort amusant de voir la plupart de nos confrères prêcher la décentralisation et demander à la capitale de décrire quelques éléments de succès qu'ils ne rencontrent pas chez eux.

La nouvelle publication que nous nous proposons d'entreprendre incessamment prouvera un fois de plus notre intention bien formelle de nous occuper avant tout de Lyon et des Lyonnais.

CORRESPONDANCES ETRANGÈRES

Il n'est pas que vous n'ayez remarqué le défaut d'exactitude qui règne d'ordinaire dans les correspondances étrangères de la plupart des journaux.

Aussi le plus souvent nos confrères sont-ils obligés d'insérer en tête de leurs articles du dehors le cliché connu : — *Nous publions sous toutes réserves les nouvelles suivantes qu'on nous adresse de...*

S'il vous arrive, par exemple, de lire dans une feuille publique que le roi de Prusse a mangé à son déjeuner deux tranches de jambon fumé, — vous n'avez qu'à ouvrir un autre journal pour constater que ces deux tranches de jambon fumé étaient en réalité quatre tranches de saucisson cru.

Rien n'est désagréable comme ces incertitudes qui jettent la perturbation dans les esprits, et tendent à égarer l'opinion publique.

Depuis longtemps la *Marionnette* avait songé à porter remède à cette situation intolérable.

Il n'y avait qu'un moyen, mais un moyen audacieux qui présentait de telles difficultés et exigeait de tels sacrifices que, pendant plusieurs mois, nous avons reculé devant son exécution.

Il s'agissait simplement de solliciter et d'obtenir la collaboration des souverains, des princes et des ministres étrangers sur le compte desquels on publie journellement des détails et des renseignements qui n'ont qu'un tort, c'est d'être entièrement imaginaires et fantaisistes.

Il suffit d'examiner ce projet pour faire comprendre de quelles difficultés il était, je ne dirai pas entouré, — mais hérissé :

D'une part décider des personnages dont la position sociale ne laisse pas grand chose à désirer, à se lancer dans une carrière qui, pour le moment, jouit d'une défaveur assez marquée ;

D'autre part, offrir une rémunération qui ne parut pas ridicule, à des gens qui émargent leurs appointements par six chiffres et leurs listes civiles par sept ou huit ;

Tout cela était certes bien fait pour effrayer des âmes moins fortement trempées que les nôtres.

Cependant, grâce à une énergie surhumaine soutenue et encouragée par le désir de ramener la tranquillité dans les esprits et la confiance dans les affaires, nous avons pu surmonter tous les obstacles qui se dressaient devant nous.

Nous nous sommes donc assuré le concours de la plupart des souverains et des grands personnages étrangers qui, chaque semaine ou chaque quinzaine suivant le cours des événements, nous adresseront des correspondances bourrées de renseignements dont la source ne saurait laisser de doute sur sa pureté et son authenticité.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le succès de notre combinaison ardue, — et nous espérons qu'il nous sauront gré d'avoir mené à bien une des plus gigantesques entreprises du journalisme contemporain.

LA TRIBUNE AUX ABUS

Il n'est pas de semaine que nous ne recevions trente ou quarante lettres dans lesquelles on réclame notre publicité pour signaler tel ou tel abus, tel ou tel ridicule, telle ou telle maladresse de Madame l'Administration et de ses employés, de Madame la Justice et de ses exécuteurs, de Monsieur le Clergé et de ses membres, de Mesdemoiselles les Facultés de médecine, des sciences et des lettres, de Madame l'Académie et de ses perruques, des deux ou trois cent sociétés coopératives, mutuelles, et de mille autres personnages moins célèbres.

Jusqu'à ce jour nous laissions d'ordinaire passer sous silence la plupart des réclamations et des observations sur lesquelles on voulait attirer notre critique, et dont quelques-unes, il faut le reconnaître, ne méritaient pas toujours qu'on s'en occupât.

Cependant nous avons pensé que ce serait manquer à notre devoir de journal satirique et mentir à notre titre que de jeter au panier, les sottises, les bêtises et les balourdises que nos lecteurs veulent bien recueillir à notre intention.

En conséquence, à partir d'aujourd'hui, sous le titre de *TRIBUNE AUX ABUS*, nous ouvrons nos colonnes à toutes les réclamations qui nous seront adressées et vaudront la peine d'être signalées au bon sens public.

Certes, nous ne nous faisons pas illusion et nous ne nous flattons pas de corriger beaucoup de gens, cependant lorsqu'on fait une bêtise, et qu'on la voit imprimée à douze mille exemplaires, en général, on ne la recommence pas.

Dans tous les cas, il est bien entendu, et nous tenons à le faire connaître, — que pour nous la sottise et les abus n'ont pas de couleur, que ce qui est ridicule chez l'un est ridicule chez l'autre, et que le bon, le juste et l'honnête ne dépendent pas de la cocarde qu'on arbore.

Ceci dit pour que le bleu, le blanc, le rouge, le ponceau et toutes les nuances de l'arc-en-ciel puissent se donner libre carrière dans notre tribune sans crainte d'être inquiétés ni de se voir sacrifier les uns aux autres.

Nous ne combattons que le vice et la sottise.

Donc à bientôt le commencement des hostilités.

Que nos lecteurs n'oublient pas que pour cette petite guerre, c'est à eux de fournir les munitions.

A TRAVERS LA SEMAINE

Des gens évidemment mal intentionnés font courir le bruit qu'il fait chaud.

C'est là une plaisanterie de mauvais goût qu'il est de notre devoir de ne point laisser passer.

La vérité est que le thermomètre marque depuis quelques jours 14 degrés au dessous de zéro, que les gens se promènent dans les rues, garnis de fourrures jusqu'au menton, et qu'on a vu errer un ours blanc aux alentours de l'allée de l'Argue.

Ces affirmations positives mettront fin, nous l'espérons, aux insinuations perfides qui jettent le découragement dans les masses et portent atteinte au gouvernement de l'Empereur.

S'il en était autrement, nous sommes bien décidés à traduire devant les tribunaux les auteurs de ces calomnies.

Dans l'un des derniers numéros de la *Petite Presse*, M. Tony Révillon faisant le relevé du tirage

des divers journaux de Lyon, portait celui de la Marionnette à CINQ MILLE.

Sur notre observation qu'il se trompait au moins du double en notre défaveur, M. Tony Revillon s'est empressé de rectifier son erreur en termes fort courtois dont nous sommes heureux de le remercier.

Nous trouvons dans la boîte du journal la petite question que voici :

— « Connaissez-vous le magistrat qui, briguant la place de premier président du tribunal civil, s'est fait couper la barbe réglementairement, afin d'être plus présentable pour solliciter la faveur qu'il ambitionnait ? »

— Réponse. — Pas le moins du monde. — Mais si notre correspondant est au courant de cette petite comédie, qu'il nous donne le mot de la charade et nous lui promettons la discrétion de dix sages-femmes.

Si quelque chose est fait pour nous détourner de la poésie, c'est sans contredit de voir la plupart des gredins célèbres se livrer au commerce des muses avec une ardeur qui n'a d'égale que celle qu'ils mettent à ne pas se livrer à la gendarmerie.

On se rappelle, en effet, les prétentions littéraires de Lacenaire, auteur d'une invocation à la guillotine, de Mme Lafarge qui fit relire en veau ses heures de prison, de Jacques Latour, qui avait rimé une chanson gaillarde pour égayer ses derniers jours.

La Cour d'assises de l'Ain vient de condamner à mort un littérateur de cette espèce, du nom de Blanc-Gonnet.

Cet indigne coquin qui, après avoir été plusieurs fois condamné pour vol, devait finir par assassiner une femme qui l'avait recueilli, nourri et élevé par charité, ce coquin, dis-je, au milieu de ses exercices de Cour d'assises trouvait, paraît-il, le temps de parler le langage des Dieux, — les débats ont révélé qu'il était l'auteur de vers élégiaques intitulés : *Souvenirs de Crimée*.

En simple prose, les souvenirs de Crimée de ce misérable consistaient dans une condamnation à huit ou dix années de réclusion, qui constituaient ses seuls titres de gloire militaire.

En vers élégiaques, je ne sais quels pouvaient être ses souvenirs, ni ne tiens à le savoir ; seulement ce mélange de poésies et d'assassinats prouve que M. Duruy a bien tort de chanter le *De Profundis* de la littérature en France, puisqu'elle a encore assez de charmes pour subjuguier des scélérats dont l'unique préoccupation devrait être de fuir les agents de la force publique.

A l'heure où paraîtra ce journal, la diva Adeline Patti sera la marquise de Caux.

Nous sommes vraiment bien heureux de cet événement qui mettra fin à l'une des plus gigantesques scies qui aient été organisées dans le journalisme.

Depuis plusieurs siècles, tous les organes de l'opinion ne cessaient de répéter :

Elle se mariera, elle se mariera.

Elle ne se mariera pas.

Enfin elle se mariera ; aujourd'hui la chose est faite, et il n'est plus à craindre que le mariage de Caux casse.

Pardon !

Puisqu'il est question de scies, en voici encore une organisée à propos d'une autre actrice.

Nous voulons parler de Mlle Marie Roze, qui ayant eu le malheur de perdre une chienne du nom de Tita, il y a au moins trois mois, n'a cessé d'entretenir le public de cette perte douloureuse qui

lui a valu, en prose et en vers, une avalanche de compliments de condoléance.

Cette chienne, toute proportion gardée, nous fait l'effet de ressembler furieusement au chien d'Alciade, et nous nous tromperions fort si elle ne rapportait à sa maîtresse beaucoup plus qu'elle ne lui a coûté.

Jusqu'à ce jour, on disait d'un homme essayant d'attirer les badauds autour de son nom par quelque excentricité bruyante : *il a coupé la queue à son chien*.

Maintenant lorsqu'on voudra parler d'une dame agréable, cherchant par quelque moyen bizarre à se faire des réclames, auxquelles ne suffiraient pas ses charmes personnels, il sera bon de modifier l'expression connue et de dire :

Elle a perdu sa chienne.

Les noyades continuent : il n'est pas de jour qu'on ne retire de l'eau quelque malheureux baigneur.

Cependant les Lyonnais avaient la réputation de savoir nager plutôt que lire et écrire.

Vous voyez qu'il faut en rabattre. Ce n'est pas que les arrêtés et les règlements manquent à propos des baignades de rivière.

Mais personne n'ignore qu'en France les règlements produisent précisément l'effet contraire au but qu'on veut atteindre.

Aussi sommes-nous persuadés qu'il y aura beaucoup moins d'accidents le jour où l'Administration affichera sur les murailles :

Il est défendu de se baigner sans se noyer.

Qu'on essaye : cela ne coûte rien.

A l'une des dernières représentations du Corps Législatif, le ténor Ernest Picard a été l'objet d'une ovation particulière.

A peine venait-il de terminer son grand air avec son ampleur de voix et son brio accoutumés, que des applaudissements s'élevèrent dans toutes les loges avec une violence telle que l'on craignait pour la solidité du plafond.

Quelques dames allèrent même jusqu'à jeter des fleurs.

Nous sommes heureux de signaler ce nouveau succès de l'artiste aimé du public et qui a su, en même temps, se concilier les sympathies de la plupart de ses camarades.

Les spectateurs, en effet, ont pu remarquer que la basse Jules Favre, le baryton Jules Simon, et le trial Glais-Bizoin, étaient les premiers à donner le signal des bravos.

La session du Grand opéra se continuera encore quelques semaines à cause de divers projets de loi qui restent à examiner.

On croit dans les cercles politiques que les dernières séances seront fort courues ; depuis quelques jours, le bureau de location est littéralement envahi.

Cela s'explique sans peine, car les honorables MM. Gueymard, Faure, Villaret et Belval sont inscrits pour parler sur les questions qui vont s'agiter sous la présidence de M. Georges Hainl, et personne n'ignore que les orateurs ci-dessus nommés sont les gloires de la tribune Française.

DERNIÈRES NOUVELLES. — M. Schneider vient de prononcer la clôture de l'année théâtrale ; tous les artistes se sont séparés aux cris de *Vive l'Empereur !*

JACQUES DANIEL

TYPES

L'indépendant.

C'est le Baron...

Un grand homme sec, anguleux, très décoré, mais moins fier de ses brochettes que de ses mains longues, fines, très blanches, délicatement veinées de bleu pâle et dorées aux extrémités, par la fumée de la cigarette. L'attache de la tête est raide comme une armature de fer et la tête fuit en pyramide sous des cheveux gris qui ont la rigidité et l'éclat du verre filé. Le front étroit a les reflets opalins de la porcelaine ; l'œil est bleu, d'un bleu métallique ; le nez fin comme une lame, courbe brusquement son arête vive et fouille la moustache rude, la moustache en crocs aigus qui couvre à demi la lèvre mince, presque toujours contractée.

Voilà le Baron, le *Don Juan des Bonnes*, le Seymour du Bouillon Duval.

Cet aristocratique personnage lave ses ongles jaunes dans le champagne frappé, change de table dix fois en vingt minutes pour éviter le contact prolétaire de *tout corps étranger à sa grande famille*, passe six heures chaque jour, au Bouillon de la rue..., dépense trente francs pour ses deux repas, fume la cigarette *inter pocula et cibos* et jette la serviette aux odalisques en tablier blanc.

Et chaque fois qu'une odalisque, infidèle à quelque garde de Paris, rapporte la serviette au généreux pacha, le seigneur et maître, grave et mélancolique, raconte l'histoire de sa vie.

L'entresol du Baron est un musée où sont entassés, pêle mèle, les objets les plus étranges de l'Afrique et de l'Asie. Costumé tantôt en pacha, tantôt en mandarin, tantôt en chef malais, le maître est assis sur un trône d'ivoire, sous un dais de plumes. Et, toujours roulant des cigarettes, le Don Juan du Bouillon laisse tomber de ses lèvres pâles ces solennelles paroles :

« J'ai vécu indépendant, Mademoiselle, et je veux mourir indépendant. N'espérez donc pas à la couronne.

« Je suis le cousin d'un souverain régnant, — un très haut et très puissant souverain. Jeune et sans expérience j'épousai la cousine de ce monarque, le diable m'emporte si je sais pourquoi !

« Mon beau père voulut faire de moi un habile et grave diplomate. Je refusai ; j'étais indépendant.

« Ma femme voulut faire de moi... autre chose. Je la laissai faire. Son indépendance garantissait la mienne.

« Je vivais follement, aimant au café anglais quand j'étais d'humeur aristocratique, aimant sur la borne quand se réveillaient mes instincts démocratiques, aimant chez moi... quelquefois, comme un irrégulier du mariage.

« Aussi ma noble femme eut-elle bientôt à se plaindre de ce fantaisiste de l'amour ; les amis de ma femme s'en plainquirent aussi ; moi, j'étais vengé, vengé par le dieu-hazard ! Mon beau-père voulut me plonger dans le cœur l'épée de son illustre aïeul... un tournebroche rouille. Ce jour-là j'étais d'humeur aristocratique ; je repoussai le tournebroche et louai un luxueux appartement rigoureusement interdit à ma femme et à ses amis.

« Quelles tracasseries, Mademoiselle, et quelles avanies ! Ma noble famille loua des hurleurs qui troublèrent toutes mes nuits. Je pris le parti de mourir. Ma femme, ses parents et leurs amis, — toujours leurs amis, — reçurent l'invitation d'assister à mes funérailles.

« Ces gens-là essayèrent de me pleurer et me firent une jolie petite oraison funèbre. Je les entends encore : — C'était un polisson ! — Un polisson original. — Indépendant comme un voyou ! — Comme un voyou grand-seigneur ! — Bien compromettant pour la famille, — Mais charmant pour les balayeuses !

« La noble famille accourut ; elle me trouva nu comme Adam avant le péché, accroupi à l'orientale, sur une table magnifiquement servie, et versant le champagne à douze impures très-décolletées... qui étaient de bien belles impures.

« La fureur de ma famille ne connut plus de bornes. Enlevé par quatre vigoureux portefaix, je fus jeté brutalement aux pieds d'un jésuite qui sut être éloquent et je jurai de me convertir.

« Et je me convertis entre les bras de Caroline, la célèbre ballerine. J'étais bien converti... Je me permis d'être père ! Ma fille qui devait avoir de très-beaux destins apprit de très bonne heure à me mépriser. Elle fut élevée aux frais du Jockey-Club.

« Hélas ! j'étais déçavé. J'acceptai une mission diplomatique ; je portai des dépêches à un souverain malais et l'ingrat souverain, se constituant mon garde du corps me déclara que je ne reverrais plus l'Europe. Je collectionnai des pagnes et des criks.

« Collectionner ! collectionner !... Bon Dieu, Mademoiselle, vous au moins, vous collectionnez des pourboires !

« Demi-mort de nostalgie, je parvins à m'enfuir em-

portant mes collections et je vécut, de mon nom et de son crédit, dans une grande ville égyptienne. Hélas ! tout crédit s'épuise ; le mien se mourait. Je pris une seconde fois le parti de mourir. Par testament je donnai dix millions à plusieurs corporations religieuses. On ne parla plus que de cette fin pieuse et de ces dix millions. Feu crédit ressuscita, et ressuscitant avec lui, je pris le chemin de l'Europe, emportant soixante-dix ou quatre-vingt mille livres de dettes... et mes collections.

« Je finirai noblement, Mademoiselle ; ma noble famille m'alloue une rente annuelle de trente mille francs. Mais mon cousin a reçu en dot un million et ses charges lui assurent une existence presque royale. Ma cousine est non moins royalement dotée, non moins royalement pourvue. Donc mon infériorité financière me donne le droit de vivre et de mourir indépendant.

« Donc je ne crois pas déroger en vous offrant une royauté d'une heure dans mon entresol ! »

Et trente-deux boîtes à musique, collectionnées par le Baron, célèbrent le nouvel hymen de l'indépendant.

DU CERCEAU
Chroniqueur de High-life.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

Il a été question, ces derniers temps, de supprimer le grec dans les lycées ; on demande que le même décret le supprime aussi dans les cercles et dans les villes d'eaux.

★ ★

La noire calomnie a cela de commun avec les tailleurs de pierre qu'elle brise les carrières.

★ ★

Quel rapport existe entre un soldat et une pièce de vin ? Pour sortir, n'ont-ils pas l'un et l'autre besoin d'un congé ?

★ ★

Deux ou trois cent mille francs de traitement ne suffisant pas à la plupart de nos ministres, quelques-uns d'entre eux vont encore suivre celui des bains de mer.

★ ★

La fille Merlette a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, et l'assassin de Mme Ferrand à la peine de mort. Cependant je ne vois pas de différence entre eux : pour moi, c'est Blanc-Gonnet, Gonnet-Blanc.

★ ★

Je regrette que nous ne soyons pas au printemps afin de pouvoir dire : Maintenant la Chambre close, rit des lilas.

★ ★

Il paraît que la récolte de la soie n'a pas été brillante ; les éducateurs prétendent que les vers en refusant de filer se sont montrés trop chenilles à leur égard, et se sont conduits comme des cochons.

Jérôme Accoca.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Quinze jours se sont écoulés déjà depuis le passage à Lyon des artistes de la Comédie-Française, et je viens un peu tard, après tout le monde, pour constater le succès des cinq représentations données au Grand-Théâtre par cette compagnie, que J. Janin se refuse à nommer une troupe. N'importe, je tiens à donner ma note dans le concert d'éloges auquel ont donné lieu ces soirées exceptionnelles sur notre scène.

Que ces Messieurs et ces Dames voyagent par plaisir ou pour gagner de l'argent, que ce soit par ordre de M. le ministre, que cette excursion soit même, comme on l'a prétendu, une machine électorale, je m'en inquiète fort peu. Dans tous les cas, si c'est une protestation contre le mauvais goût du public, la littérature à femmes nues, la musique cascadeuse d'Offenbach et de ses imitateurs, elle a complètement réussi. Les Lyonnais ont positivement, pendant cinq jours, assiégé le Grand-Théâtre, et *Geneviève de Brabant* en a été quitte pour ses frais de cancan pendant ce temps-là. On s'abuserait légèrement, toutefois, en admettant que le choix du répertoire avait seul attiré une aussi grande multitude de spectateurs, et la façon dont on s'attendait à voir interpréter les œuvres produites a plus fait pour grossir la recette que l'annonce du *Misanthrope* ou du *Duc Job*. Il y avait, en outre, parmi les artistes voyageurs, un certain nombre d'entre eux inconnus de nos compatriotes, et l'on n'était pas fâché de les juger autrement que sur leur grande renommée. Nous avons eu en représentations Mmes Arnould-Plessis, Madeleine Brohan, MM. Bressant, Delaunay, Regnier, Lafontaine alors qu'il appartenait au Gymnase, Got, lorsqu'il a promené par la France la *Contagion* d'Augier, mais nous ne connaissions ni Mmes Favart, V. Lafontaine, Guyon, Marie Royer, ni MM. Coquelin, Maubant, Barré. Jamais non plus la Comédie-Française n'était venue corps et biens, premiers rôles et comparses, nous faire admirer le talent de ses sujets. C'étaient là autant d'attraits pour nous engager à braver la chaleur et à consacrer par nos applaudissements des réputations bien établies ailleurs. Nous n'y avons pas manqué, et si la compagnie dirigée par M. Thierry n'est pas contente de notre ville, elle sera bien difficile.

Quant à nous, nous conserverons un bon souvenir de ces artistes d'élite, regrettant seulement leur séjour trop peu prolongé ici.

Maintenant dois-je spécialement accorder des éloges à MM. ou Mmes tels ou telles ? Si j'avais quelque velléité de critique, je pourrais bien ajouter que si Mme Favart et Mme Guyon, MM. Got, Delaunay, Coquelin se sont montrés réellement supérieurs et pour ainsi dire inimitables, Mlle Marie Royer est simplement correcte, Mme V. Lafontaine ne vaut pas Mlle Delaporte du Gymnase, et M. Lafontaine réussit mieux dans le nouveau répertoire que dans l'ancien, dans le drame que dans la comédie.

Ce qui fait la force du Théâtre-Français, ce qui le fait briller d'un éclat sans pareil au milieu de toutes les scènes de la capitale, c'est la bonne qualité en masse des artistes composant son ensemble ; quand les premiers rôles sont parfaits, les deuxièmes rôles sont presque irréprochables, rien ne cloche, rien ne détonne dans l'accord, chose impossible partout ailleurs, quoique certaines scènes à Paris possèdent quelques sujets hors lignes : il me suffira de citer MM. Lafond, Berton, Geoffroy et Mlle Delaporte, dont l'incontestable talent ne serait point déplacé au théâtre de la rue de Richelieu.

Célestins. — La température et l'ineptie de la pièce n'ont pas permis à *Geneviève de Brabant* de tenir tout ce que M. D'Herblay se promettait en montant cet ouvrage, et le caissier a dû faire de singulières grimaces en comptant ses recettes.

Aussi la Direction sentant le besoin de renouveler son affiche et en quête de succès, a eu l'heureuse idée de nous donner, devinez quoi... *Héloïse et Abeilard*. Voilà un drame que je ne m'attendais guère à voir en cette affaire. Enfin, si ce brave Abeilard dont on avait singulièrement refroidi les ardeurs, parvient à réchauffer le zèle des spectateurs, tant mieux pour M. D'Herblay, mais rengaine pour rengaine, j'eusse préféré autre chose, ne fut-ce que la *Tour de Nesle*, à cette vieilleries. Après tout, le manque d'un comique financier-marqué, et d'une première amoureuse entrave peut-être le répertoire ? Justement l'affiche nous annonce l'engagement de Mlle

Orel comme première amoureuse, et celui de M. Homer-ville en qualité de comique marqué. C'est une moquerie de vouloir nous représenter cette année un acteur qui s'est montré si mauvais pendant la saison dernière. Je compte fortement sur sa non-admission.

Aujourd'hui samedi 1^{er} août, Représentation extraordinaire au bénéfice de M. GABEL.

Les journaux de Paris nous ont apporté dernièrement deux bonnes nouvelles : M. Raphaël Félix s'est remarié à Londres, où il exhibait Mlle Schneider et Ravel, et vient de joindre à son titre de frère de feu Rachel celui de directeur de la Porte-St-Martin. On ne dit pas qu'il ait engagé Mlle Marie Grandet.

Nos vœux l'accompagnent, et quand même il doit toujours aux pauvres de Lyon les 1,500 francs que le *Journal de Guignol* fut condamné à lui payer lors de son séjour ici comme directeur, il parviendra certainement, par son habileté bien connue, à relever le théâtre sur lequel il est appelé à régner.

FRÈRE JACQUES.

A paru le 27 Juillet dernier le 2^e numéro de GILL-REVUE, la *Vessie*

qu'il ne faut pas prendre pour la *Lanterne* d'Henri Rochefort.

Trente-deux pages, texte et dessins par A. GILL.

CORRESPONDANCE

Rominagrobis. — Malgré ta robe enfarinée, je te reconnais beau masque. Les ultras nuisent à toutes les causes qu'ils ont l'air de servir, — leurs passions d'abord et le bien public jamais, — attrappe vieux !

Un démocrate catholique. — Ton socialisme selon l'Evangile est une belle utopie, — bon courage, — gare à la persécution : rouges et noirs, repus de tout acabit te traineront aux gémonies, sois en sûr.

Un lecteur mécontent. — Nous sommes de ton avis, les journaliers parisiens s'oublient d'une façon déplorable.

Les succès de la *Lanterne* et du *Figaro* ont excité contre eux la jalousie des déclassés. Rochefort a eu tort de leur répondre par un emportement ; il est certaines injures venant de certaines gens auxquelles il est toujours sage de répondre par le silence. — Les lecteurs ne sont pas des imbéciles, ils savent parfaitement distinguer le faux du vrai.

Claudius. — Nous avons reçu votre envoi, après lecture on vous répondra ; d'avance nous vous dirons que nous aimons à connaître nos correspondants.

Un passant. — Nous vous dirons comme à Claudius, nous n'acceptons rien d'inconnu.

C*** — Tu es bien jeune ou bien amoureux.

Mouche. — Et pauvre vieux, te sais donc pas que Chignol ne peut pas naviguer dans les affaires administratives, pace qu'y n'est pas timbré.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.